

K comme Kolonie

Marie José Mondzain

La Fabrique éditions, février 2020

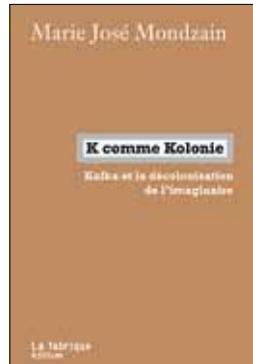
247 pages, 14 €

Dans *K comme Kolonie*, Marie José Mondzain place la question coloniale et postcoloniale dans la perspective de sa réflexion sur les régimes d'images et la puissance politique des imaginaires. Pour parler de colonisation et de décolonisation et «aborder un terrain aujourd'hui en pleine inflammation», après avoir reconnu sa dette envers Fanon, Césaire, Glissant et quelques autres, elle situe son entreprise de décolonisation de l'imaginaire à la lumière de la relecture de *La Colonie pénitentiaire*. La fable de Kafka permettrait de comprendre «l'inscription de la loi dans la chair, la puissance des empreintes creusées dans l'imaginaire».

De la colonie pénitentiaire au colonialisme en passant par les colonies de redressement de la jeunesse, il y a autre chose qu'un jeu de mots ou une métaphore mais l'éclairage apporté à la nouvelle de Kafka par la lecture des ouvrages de l'historienne Ann Laura Stoler. *La Chair de l'Empire* est le résultat d'une enquête dans les archives néerlandaises, y sont décrits le racisme impérial et la violence raciale dans la domination coloniale en Indonésie.

Dans cette mise en écho de la fiction de Kafka et des recherches sur «l'archipel carcéral» (Michel Foucault) se construit le modèle des stratégies d'enfermement, dont la colonie de Mettray (c'était en France, dans l'Indre-et-Loire, en 1839) est comme un «modèle réduit»; ces colonies pénitentiaires faisaient partie d'un ensemble de projets conçus pour fournir des colons aux colonies, ce qui se vérifie pour les possessions françaises en Algérie et en outre-mer.

Reste que se laisser «guider par l'imagination de Kafka» va, pour Marie José Mondzain, au-delà d'un travail de la métaphore. S'y



investit un rapport à une écriture qui «part d'une blessure et d'une souffrance», construisant «un saut fictionnel», «un espace qui offre un champ imaginaire de tous les possibles», où «le lecteur fait l'expérience de sa propre puissance d'agir [pour] échapper à la capture». Kafka viendrait alors préparer la lecture d'Achille Mbembe, le corps du prisonnier de *La Colonie pénitentiaire* s'articulant à celui du colonisé, au corps de celui que Mbembe appelle le «Nègre de fond», par quoi il nomme «une catégorie subalterne de l'humanité, un genre d'humanité subalterne». La littérature formerait comme une «zone» créée par l'écriture de la fiction, un «site d'hospitalité inconditionnelle» permettant le déplacement des «frontières intérieures» et la «décolonisation du sous-sol impérial de la République».

Daniel Boitier,
membre du comité
de rédaction d'*H&L*



Sans ciel ni terre

Hélène Dumas

La Découverte, octobre 2020

200 pages, 19 €

Dans son premier livre, *Le Génocide au village*, Hélène Dumas partait sur les traces du génocide des Tutsi au Rwanda, en tentant de comprendre notamment les ressorts de la violence de proximité, celle qui avait rendu possibles ces massacres entre voisins qui, quelques jours avant le début du génocide, entretenaient encore des relations de paix. L'ouvrage s'ouvrira par un chapitre d'une rare et triste beauté, où l'autrice nous faisait cheminer à travers les paysages en voie de cicatrisation. Mais comment se relever d'un événement si abominable? Sans doute en s'en libérant aussi par la parole, les témoignages, l'impossibilité de l'oubli. Ce deuxième livre s'y emploie en explorant une autre source, non moins boulever-

sante: les témoignages de cinq-cent enfants rescapés, on devrait dire survivants. Dix ans après le génocide, à la demande d'une association d'accompagnement psychologique des rescapés, ils ont noirci des cahiers de leurs souvenirs. Les récits explorent l'avant, le pendant et l'après. Les enfants racontent la découverte du tri et des discriminations ethniques à l'école, qu'ils abordent d'abord en toute innocence. Puis l'infâme, la véritable horreur. L'écriture saisit tellement leurs consciences qu'ils semblent revivre ces interminables (et pourtant si courtes) semaines. La précision et justesse de leurs mots nous bouleversent, tant certaines histoires sont insoutenables, et l'on peine souvent à lire jusqu'au bout. La plupart ont perdu quasiment l'intégralité de leur famille. Ils ont vu mourir leurs mères, frères, sœurs; ils ont vu les Hutu violer, humilier leurs parents, ils se sont protégés sous des cadavres, ont cru mourir, n'ont pas compris pourquoi ils ne mourraient pas.

«1994: ma vérité et mon témoignage pour les arrière-petits-enfants, les arrière-arrière-petits-enfants et la terre entière», titre l'un d'eux. L'ouvrage est d'ailleurs publié dans une collection intitulée «A la source». Ces mots d'enfants ne déréalisent toutefois pas, ils cognent, ils nous font mal et nous rappellent à l'ordre, aussi. Qu'avons-nous fait face à cette cruauté? Qu'aurions-nous pu faire? Si l'impuissance du lecteur saute aux yeux, il n'en est pas de même pour tous les dirigeants qui ont laissé faire. Ces questions sont d'actualité quand on sait qu'Hélène Dumas a été évincée de la Mission d'information sur le génocide du Rwanda lancée par Emmanuel Macron. Quand les enfants nous accusent à la vérité, la moindre des choses est de leur répondre dignement.

Laurence De Cock,
membre du comité
de rédaction d'*H&L*